

Robert Bréard

Né le 27- 11- 1922

Entretiens décembre 2016 et février 2017

Mes parents venaient de la Manche, à Sourdeval. Ils ont eu un bébé né sans vie qui est enterré près de Vire. Ils sont arrivés en 1912 à Dives sûrement pour travailler. Mon père était tourneur et il était, breveté de la Marine ! Nous étions quatre enfants, Pierre, Madeleine, Denise et Robert. Nous habitons 11 rue du Circuit.

La vie dans les cités

- La maison

La maison faisait 6 mètres de façade, il y avait une grande pièce en bas, un WC, la cage d'escalier tournant et deux chambres à l'étage.

Les voisins ? Il y avait du bon et du moins bon, des chicanes parfois, des femmes étaient bavardes et ça pouvait tourner mal, mais jamais de bagarres. Derrière chez nous il y avait des Polonais mais ça a changé plusieurs fois. Les cloisons étaient de la petite brique et on entendait tout ce qui se passait chez les voisins.

- Les jeux

Garçons et filles, on jouait pas mal dans la rue. Avec une petite voisine, on jouait à balayer la poussière et à lui donner la forme de murets pour faire une petite maison. Sur le terrain de la gare, il y avait des grands peupliers et les branches venaient sur la rue, l'été on avait de l'ombre. La rangée partait de la Dives et allait jusqu'au terrain Lerémois.

- L'hostellerie de Guillaume

C'était un bon restaurant et également une auberge mais elle était déjà sur le déclin. Le gardien était un vieux cuisinier, monsieur Lehouillier, le grand-père d'Yvette Lagellée. Sur le terrain en face, il y avait une roseraie et dans le fond toute une rangée de petits logements pour le personnel de l'hostellerie. Il y en avait une douzaine.

- La Fraternelle

La Fraternelle était une société coopérative, chaque sociétaire avait un numéro, le nôtre était le 61. A l'entrée, la caissière était enfermée dans un guichet avec une espèce de grillage, elle distribuait des petits tickets jaunes qu'on collait dans un petit cahier. En fin d'année en fonction de ce qu'on avait dépensé, on avait de boni. A l'étage, c'était la mercerie, ma mère allait y acheter des petits filets pour se tenir les cheveux. Il y avait une grande cour avec un hangar dans le fond, on allait y chercher les sacs de charbon, 50 kg de boulets, avec une brouette. Sur le côté, il existait une grande salle de spectacle, c'était le cinéma et on y allait le dimanche après-midi pour voir des films muets avec juste un dialogue sous-titré, c'étaient surtout des « Charlot ». Il y avait aussi une bibliothèque à la Coopé mais je ne sais pas si elle était très fréquentée, il fallait demander à la vendeuse.

La maison en face de la coopérative était une annexe du magasin. Après la guerre, Irène Huet y a habité et son mari y a tenu une boucherie.

- Les commerçants

On allait chercher le lait tous les jours chez Lesaulnier. Ma mère allait aussi sur le marché le samedi.

- Les marchands ambulants

Il y avait le marchand de peaux de lapins : quand les gens tuaient un lapin, ils retournaient la peau, on la bourrait de foin et on la pendait sur le mur de la maison pour la faire sécher. C'étaient des gens du voyage qui passaient le dimanche, en vélo avec un porte-bagage et ils criaient « peaux de lapins ». On les vendait 5 sous.

De l'autre côté du chemin de fer, il y avait une épicerie, le marchand avait un cheval et il passait de temps en temps.

Il y avait aussi un marchand qui vendait du café torréfié Debray, il avait un triporteur, j'aimais bien quand il levait le couvercle, cela formait le comptoir et ça embaumait le café, ça sentait bon ! Il y avait aussi un torrificateur à l'angle de chez Bazin, le commis tournait la manivelle en lisant.

Il y avait plusieurs marchands de poisson qui passaient. Maman attendait toujours la « Sablaise », elle venait des Sables d'Olonne et elle chantait : « *Voilà du poisson frais !* » Pour la morue, au moment du carême, on achetait la morue salée à la coopérative. Il y avait de grandes tables en marbre et à l'entrée des gros quartiers de morue salée et ça sentait le poisson quand on rentrait là-dedans... Il fallait la mettre à dessaler dans un seau d'eau pendant une journée et on cuisait au court-bouillon avec de la crème.

Il y avait également un charbonnier qui passait les jours de paye et un rémouleur qui passait de temps en temps ; il affutait sur place, il criait « *Repasseur, Couteaux, ciseaux, rasoirs !* » Les roues étaient plus ou moins usées et donc ça dansait en tournant pour affuter, ça nous faisait rigoler.

C'était bien, c'était animé dans les petites rues !

- Loterie

Il y avait des réfugiés espagnols, les Questa, qui habitaient à Cabourg. Le dimanche après-midi, un des garçons passait à Dives, il portait un présentoir devant et derrière il y avait un gros bidon. Ça tournait, tout autour il y avait une grille et cela faisait une loterie à roue. On pouvait gagner ! Je me rappelle qu'il vendait des guimauves, « *à la guigui, à la guimauve* », elles étaient grosses comme le doigt, torsadées et bicolores, blanches et roses, elles coûtaient 5 sous (25 centimes) ...

- Le dispensaire de l'usine

Quand il y avait des malades, on allait au dispensaire de l'usine. Au début c'était un baraquement en bois, Adrian du nom d'un ingénieur qui fabriquait des matériels pour l'armée. Mme Eugène y travaillait. Le médecin venait et on pouvait aller à la consultation. Le docteur Moles qui venait de Cabourg était très apprécié.

Catéchisme et communion

Le catéchisme se passait dans le bas de l'église à gauche en rentrant, il y avait des bancs en bois. Quand j'ai commencé le petit catéchisme, c'était une demoiselle Colin qui donnait les premiers éléments de catéchisme, la deuxième année c'était le vicaire, Leteissier, et l'année de la communion, c'était le curé Trolong.

L'Ecole

Je suis allé à l'école Saint-Eugène jusqu'au certificat d'études. M. Marais en était un des premiers directeurs, l'école avait été créée en 1905, au moment de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Il y avait deux classes, les petits et les grands avec monsieur Stephant qui venait de Bretagne. A l'époque, l'entrée n'était pas fermée comme maintenant.

Je me souviens que le samedi, il est arrivé que des gars fassent des petits vols sur le marché, c'était venu aux oreilles du directeur et l'après-midi, il y a eu une sorte de tribunal et le gars a été puni.

Les horaires étaient 8h – 11h et l'après-midi 1h – 4h, alignés sur ceux de l'usine.

On allait jusqu'au Certificat à Saint-Eugène mais ça n'allait pas plus loin, pour continuer il fallait aller à l'école laïque dont le directeur était monsieur Pontais. J'aimais particulièrement un très bon professeur, monsieur René Fontaine, plus tard il est reparti à Saint-Lô.

L'usine

- Le travail à 14 ans

Malheureusement je n'ai pas pu continuer l'école. Mon frère s'est marié, c'est lui qui servait de chef de famille car mon père était décédé en 1933. Alors il a fallu que je rentre à l'usine, j'avais 14 ans et demi, c'était en 1937. J'avais un contrat d'apprentissage d'un an et je faisais les courses, il fallait aller à la Poste le soir pour porter le courrier. C'est mon frère qui avait fait les démarches auprès du chef du personnel, il était fiancé et le mariage était en vue et ma mère ne pouvait pas travailler car elle était cardiaque.

Un jour mon frère m'a dit « *Tiens j'ai vu monsieur Bisiou, tu rentres à l'usine, tu commences demain matin* ». Du jour au lendemain j'y suis allé. On avait une musette en cuir et on allait à la Poste, on s'accrochait à la fenêtre, on montait sur le petit rebord et on demandait « *le pli du siège* ». C'était un gros pli. Les gars qui allaient à l'école et qui me voyaient attendre là disaient « *Oh Bréard, qu'est-ce que tu fais là ?* » et je leur répondais que désormais je travaillais à l'usine. J'ai fait cela pendant un an puis j'ai été intégré un peu à la fois dans les bureaux et j'ai fini à la comptabilité. J'ai passé le CAP à 32 ans avec un cours par correspondance.

- Les grèves de 36

Jusqu'en 1936, il n'y avait pas de vacances. Après les grèves de 36, il y a eu une augmentation d'un franc de l'heure et 15 jours de vacances. Pendant la grève, l'usine était bouclée avec des manifestants à l'intérieur, ils voulaient un franc d'augmentation de l'heure, le slogan était « *nos vingt sous !* »

Sur la petite place devant l'usine, il y avait plein de femmes, les grévistes étaient à l'intérieur et on ne pouvait plus y entrer. La commune a commencé à servir des lessiveuses de soupe ...

- Un accident à l'usine

Le père Claus avait eu un accident à l'usine. Il travaillait à la tréfilerie et le fil avait fait une boucle. Il a eu la jambe coupée et on lui a mis une jambe artificielle.

La guerre

- Le Centre de jeunesse

Le 1^{er} février 1940, le centre de jeunesse a ouvert rue Sainte-Suzanne là où était le camp marocain. Il en restait quelques-uns mais le centre s'était installé dans des locaux vacants. On était inscrits au chômage depuis la fermeture de l'usine et on avait 6 francs par jour et par personne. Les jeunes avaient reçu une convocation de la mairie pour se rendre au centre de jeunesse, ça laissait entendre que l'allocation serait supprimée si on n'y allait pas. C'était bien, cela fonctionnait comme des centres de jeunesse de Pétain. Le matin, après le lever au drapeau, il y avait des cours et l'après-midi des ateliers : menuiserie, forge, bourrellerie, ajustage, maçonnerie, un peu de dessin industriel, ... Pour certaines activités, comme la forge, on allait dans les ateliers de l'usine. On était par équipes de 6, à tour de rôle, chacun suivait un stage comme chef d'équipe et au bout des stages, la direction nommait le chef.

J'ai appris à coudre avec le bourrelier de l'usine. Dans l'atelier de l'usine, il y avait un grand cylindre et chaque machine-outil emmenait le mouvement avec une courroie. C'est le bourrelier qui recevait le cuir et coupait les courroies à la mesure. Il nous a appris à coudre à deux mains, un étau serré entre les jambes, avec une alène.

- Plusieurs métiers

J'ai quitté en novembre 1940 pour rentrer à la Distillerie. J'y faisais un travail de bureau, je tapais à la machine et j'avais fait un peu de comptabilité, j'étais secrétaire-comptable. La distillerie marchait en septembre au moment de la récolte des pommes, ils m'ont gardé la première année mais après la situation s'est dégradée, ils n'avaient plus d'activité alors je suis allé à Cabourg dans une menuiserie, avenue Pasteur. J'y allais à pied, il fallait traverser par le pont de Cabourg, j'avais juste le temps de rentrer manger le midi. En rentrant je passais

devant l'atelier mécanique Leroux et je leur ai demandé s'ils pouvaient m'embaucher, ils avaient justement besoin de quelqu'un, j'y suis resté comme fondeur jusqu'à la fin de la guerre. C'était un travail dur !

J'ai quitté Leroux pour faire des relevés de cadastre, il fallait faire la révision des impôts fonciers, j'ai fait cette activité pendant 6 mois avec un gars de Franceville. On remplissait des fiches pour chaque maison, propriétaire ou locataire, ...

- Le Débarquement et l'évacuation

On attendait, les bruits couraient qu'on allait déménager, on était tout près de l'usine.

Le lundi 17 juillet, à 7 heures du matin, on devait être partis, tout le monde s'est mis en route. J'avais bricolé une sorte de petite charrette avec deux roues et des caisses. On avait mis des torchons blancs ! Je suis parti avec ma mère. Le soir on a couché à Annebault et le lendemain on est descendus à Pont-L'évêque. Là, on a rencontré deux gendarmes à bicyclette et qui montaient la côte à pied, on était avec un petit neveu très jeune, l'un des gendarmes l'a pris sur son vélo et le soir on a couché à la gendarmerie ... Dans la cour il y avait une épave, une saucisse, un ballon d'observation qui était crevé.

De là, on a perdu une journée car des rumeurs disaient que les anglais étaient à Dozulé. Mais ce n'était pas encore cela, on est repartis à Blangy, on est passés à Verneuil et on a fini tout près de L'Aigle, à Bois-Arnault, jusqu'à la Libération. On avait une petite allocation versée par la mairie de Rugles, on avait de quoi vivre, on n'était pas malheureux.

- La Libération

Les premiers arrivés, c'étaient des Américains, ils avaient l'air un peu distant, plus tard on a vu des Anglais beaucoup plus sympathiques et des Canadiens.

Début Septembre, on est repartis sur la route en essayant de nous faire transporter par des militaires. Des Américains nous ont emmenés à Bernay alors qu'on croyait arriver à Lisieux. Ils s'étaient un peu égarés ! A Bernay, on a trouvé une vieille dame du Home, elle est repartie avec nous. On a tous dormi par terre dans une maison. On nous a donné des gâteaux de l'armée. Des Anglais nous ont ramené jusque Lisieux où on a dormi dans une grange, le lendemain, c'était le jour de marché à Lisieux et on a rencontré monsieur Lavinay qui nous a tous ramenés à Dives.

On est rentrés à Dives le 9 septembre, le jour de la foire aux melons !

Peu de jours après, il y a eu un défilé, il y avait quelques femmes tondues, ils sont allés au monument et ont dû se mettre à genoux.

L'Après guerre

- Le travail

Le travail a repris, ils embauchaient tout le monde. Un cuirassé, le Rodney avait tiré sur l'usine et avait détruit la couverture de l'usine. Il y avait beaucoup de travail, j'étais ajusteur.

La vie a repris son cours.

- Notre Dame de Boulogne

La ville de Boulogne avait une statue qui avait une dévotion particulière et ils se sont mis à la promener. Elle est arrivée de Cabourg en 1946 et est repartie par Houlgate. Il y avait du monde !

- Une mutation à Paris et le retour

J'ai quitté les cités en 1948 quand je me suis marié. Ma femme travaillait au siège Cégédur à Paris et elle habitait à Versailles. Je me suis fait muter là-bas mais ça n'allait pas et on est revenus. On a habité dans les cités de l'usine, dans le logement qui était resté à mon nom, puis derrière l'ancien cinéma et enfin dans la rue Victor Hugo. Puis on a acheté le terrain avec mon frère, il y avait 3 lots, c'étaient des HLM, on a acheté les 3 lots et on a bâti deux maisons pour avoir un peu plus grand. C'était en 1952, on est rentrés dans la maison le 1^{er} Octobre 1953.